

## II

On ne se rendrait pas un compte exact des éléments de résistance que Carbajal allait opposer aux armes françaises, si l'on ne connaissait un peu le caractère de la Huasteca et de ses habitants. Les terres chaudes connues sous le nom de *Huasteca* comprennent quatre districts, relevant de trois États différents. Au sud, les districts de Tuxpan et d'Ozuluama appartiennent à l'État de Vera-Cruz. A l'ouest, celui de Huejutla dépend de la province de Mexico, et au nord le district de Tancanhuitz se rattache à l'État de San-Luis de Potosi. Par suite de la grande distance de leurs capitales respectives, les principales villes de ces districts, Huejutla et Ozuluama en première ligne, ont su étendre au loin leur autorité politique et militaire, et l'esprit d'indépendance locale s'est développé dans la Huasteca d'autant plus librement que la population, presque entière d'origine indienne, était facile à manier. Quelques familles blanches, abusant sans scrupule de l'autorité, réduisirent d'abord la race indienne à l'état de vassalité. Plus tard, après avoir dépouillé les Indiens de leur sol, ces familles s'em-

parèrent des individus, et l'esclavage le plus honteux convertit les hommes en bêtes de somme. Les travaux d'agriculture, les défrichements et les transports de marchandises devinrent le lot naturel des pauvres Huastèques, qui dans leur décadence pouvaient évoquer de fiers souvenirs. Le bâton répondait à leurs demandes quand ils osaient réclamer après un rude travail le modique salaire gagné à la sueur de leur front. Ces traitements barbares eurent bientôt décimé les aborigènes, et le plus fertile pays d'Amérique, faute de bras indispensables aux cultures, se couvrit de forêts, où quelques Indiens fugitifs, condamnés à vivre de grains de maïs et de viande sauvage, cherchèrent un refuge contre le *lasso* qui les enlevait à leur famille pour le service militaire. Carbajal connaissait l'ancienne énergie de ses compatriotes; il la réveilla en exploitant secrètement la haine des ilotes contre la race blanche. La Huasteca tout entière s'insurgeait à sa voix dès le début de la guerre. Les mots de liberté et de propriété eurent de l'écho jusqu'au fond des bois, et les villages préparèrent leurs armes pour repousser les Français, qui ramenaient avec eux, assurait-on, le règne de l'oppression et de la violence espagnoles. Comme en Algérie, sur les pics de la Kabylie, les feux s'allumèrent au sommet des *cerros* (montagnes), et



par ces signaux les Huastèques purent apprendre que la contre-guérilla sortait de Tampico, se dirigeant vers le sud. La colonne expéditionnaire n'était pourtant pas bien forte. Cent quarante fantassins, cent vingt-cinq cavaliers et vingt artilleurs suivis de deux obusiers de montagne, tel était l'effectif du petit corps de partisans dont l'audace allait défier un ennemi imposant par le nombre. La moitié de la contre-guérilla restait chargée de veiller à la défense de la ville, prête à déjouer les projets hostiles des habitants, qui attendaient avec impatience l'amoindrissement de la garnison pour appeler le chef libéral Cortina.

A un quart de lieue au-dessous de Tampico, en face du fort Iturbide, le Panuco, grossi des eaux du Tamesis, a plus de 800 mètres de large. A ce point seul, les deux berges sont d'un abord facile. Le Tamaulipas est la province du Mexique la plus arrosée de vastes cours d'eau, mais les ponts y sont inconnus. Des embarcations réunies dans la nuit à cet endroit du Panuco se chargèrent de troupes. Ce fut un curieux spectacle que ce passage de rivière. Près de deux cents chevaux ou mulets, sans selle ni harnais, sont lancés dans le courant au milieu des cris des cavaliers qui les poussent par derrière. Ce troupeau en liberté traverse le fleuve à la nage; les uns sont essoufflés, les autres lèvent

la tête en hennissant. Les hommes, avec les selles, les canons et le matériel, emportés dans des canots, abordent à l'autre rive. A peine à terre, chacun de courir après sa monture. En une heure, le passage était terminé. On marcha sur la Huasteca.

Plusieurs exprès avaient déjà été expédiés au colonel Llorente, lui portant avis du départ des renforts qui devaient le dégager et lui permettre de poursuivre à son tour l'ennemi, pris entre deux feux. Tout faisait donc présumer que Carbajal, rapidement prévenu de la sortie de la contre-guérilla, lèverait aussitôt le siège de Temapache, pour venir occuper la ville d'Ozuluama placée à égale distance de Temapache et de Tampico.

De cette ville, perchée sur une éminence qui offre une position des plus fortes à ses défenseurs, une poignée d'hommes peut barrer la route à une division tout entière, d'autant que, si de nombreuses citernes approvisionnées par les pluies offrent à l'assiégé une précieuse ressource, la plaine, dans un rayon de dix lieues, ne contient pas une goutte d'eau potable. En trois jours, la colonne française franchit une distance de vingt-cinq lieues à travers des sables brûlants et des marécages desséchés. Pendant la dernière nuit, les sons du tocsin d'Ozuluama, qui appelaient aux armes tous les contingents, arrivèrent jusqu'au



bivouac. Carbajal, de son côté, approchait. Cependant, avant midi, la contre-guérilla, luttant de vitesse, occupa la ville, d'où la population s'enfuit à son approche. Seuls, les malades et les blessés juaristes, évacués depuis le commencement du siège de Temapache, étaient couchés dans les maisons, qui furent respectées. Huit caisses de fusils et de munitions avaient été abandonnées par les fuyards. A la nuit tombante, un courrier de Cortina à Carbajal, croyant entrer dans une ville encore amie, tomba dans nos avant-postes. Il arrivait de Vittoria. Une dépêche fut trouvée soigneusement cachée dans un morceau de viande saignante pendu à sa selle. Cortina appelait en toute hâte Carbajal sous les murs de Tampico, en lui recommandant d'éviter le combat avec les Français, qui se préparaient, ajoutait-il, à une expédition sur la rive droite du Panuco. Comme on le voit, malgré les distances, Cortina recevait d'exacts et de prompts renseignements. De son côté, Carbajal avait levé le siège de Temapache et s'était avancé à marches forcées pour barrer le chemin à la contre-guérilla; mais il avait été devancé dans l'occupation d'Ozuluama. Devant ce mécompte, il s'était prudemment arrêté à douze lieues de la ville indienne. Le colonel Llorénte, désormais libre, n'avait pas encore donné signe de vie.

Il importait de couper toutes les communications de la Huasteca avec le Tamaulipas : il importait surtout de laisser ignorer à Carbajal les projets de Cortina, afin de pouvoir combattre séparément les deux corps avant qu'ils eussent opéré leur jonction ; car elle eût inévitablement amené la prise de la ville de Tampico, vouée d'avance par le général en chef juariste, d'après la dépêche interceptée, à quarante-huit heures de pillage en punition de son inertie devant l'étranger. Aussi le courrier saisi avait-il été attaché à un poteau avec de bonnes cordes et confié à la garde d'un petit poste. Vers le matin, le courrier s'évada ; ses liens avaient été tranchés par derrière. Le tirailleur Estrade, séduit par l'or du prisonnier, avait trahi ses compagnons d'armes. Le châtement fut prompt. En présence des blessés mexicains sortis de leurs maisons, le traître fut dégradé militairement sur la place d'Ozuluama, déclaré indigne de la qualité de Français et chassé comme infâme. De la place, il fut conduit aux avant-postes, avec promesse de recevoir une balle comme espion, s'il cherchait à rejoindre le corps où il s'était volontairement engagé et dont il était expulsé à jamais. Le malheureux avait mérité qu'on le fusillât ; mais la sévérité de cette dégradation militaire et le mépris jeté à la face du coupable produisirent peut-être un meilleur effet sur une



troupe qui comptait alors vingt-deux nationalités dans son sein (1), et chez qui il fallait éveiller le point d'honneur pour la mieux diriger.

Les troupes de Carbajal, qui occupaient le pays depuis plus d'un an, avaient une véritable réputation de solidité. Elles comptaient cinq bouches à feu. Dans les derniers temps, elles s'étaient recrutées de *vaqueros* (gardiens de troupeaux) du Tamaulipas, d'Américains du Texas et (chose triste à dire) de déserteurs français échappés de Puebla et de Mexico. Carbajal était assez intelligent pour savoir que la contre-guérilla ne retournerait pas à Tampico sans lui offrir le combat. Il fit un mouvement en arrière pour l'attirer davantage au plus épais des terres chaudes, là où il pouvait d'avance choisir le meilleur terrain et le fortifier. Il établit son camp à San-Bartolillo. C'est un groupe de cabanes, de *ranchos*, couverts de branches de palmiers, cachés sous d'épais orangers, qui commande la plaine tout en se reliant par derrière à une forêt vierge. Deux jours après, la contre-guérilla venait prendre position en face de San-Bartolillo, dans une petite bourgade nommée Tantima. Celle-ci était

(1) Un des types les plus curieux était un noir de Tombouctou, aussi brave qu'infatigable. Il ne parlait jamais que par monosyllabes et traitait les nègres avec le plus grand mépris ; il avait peut-être été roi dans son pays.

déserte; la population de Tantima est pourtant blanche et métisse, mais on avait fait courir le bruit, par d'adroits émissaires répandus dans la Huasteca, que les contre-guérillas étaient d'une grande férocité, sans respect pour les choses les plus sacrées. Les *noirs*, ajoutait-on (1), mangeaient les enfants. Cette absurde réputation, compréhensible pourtant dans le voisinage des Indiens *bravos*, qui sont anthropophages, nous a précédés dans tout le Tamaulipas, et longtemps les femmes se sont présentées seules devant leurs maisons lors de notre passage dans plusieurs localités. Le stratagème, quoique grossier, avait réussi, et la peur des *colorados* avait chassé toutes les familles de leurs foyers. Depuis le départ de Tampico, les vivres étaient devenus rares; à Tantima, il n'y avait même pas de volailles, cette grande ressource du pays. On dut aller à la découverte, puisque l'ennemi faisait le vide partout où passait la colonne. Vers le soir, dans un champ de maïs, un détachement envoyé en reconnaissance essuya une vive fusillade. Carbajal ouvrait le feu : c'est qu'il était prêt et que ses espions lui avaient sans doute rapporté que le colonel Llorente, dont on

(1) Notre cavalerie comptait en effet deux pelotons d'Arabes plus ou moins foncés, qui avaient conservé la coutume africaine de pousser des cris aigus pendant le combat.



n'avait aucune nouvelle, ne marchait pas sur ses derrières.

Malgré la maigre soupe qu'on avait mangée, cent fantassins se préparèrent à une attaque de nuit dirigée contre Carbajal à San-Bartolillo. Le reste de la troupe devait former la réserve. Des Indiens rencontrés sur le chemin s'étaient offerts pour guider la colonne d'attaque; au moment du départ, ils avaient disparu. Vers deux heures du matin, on apprit que l'ennemi levait le camp à la hâte et se dirigeait sur le gros village de San-Antonio, situé à trois lieues plus en arrière. Ce mouvement de nuit, ces guides disparus, cette brusque retraite qui semblait faite pour amorcer la poursuite, tout présageait une ruse de guerre: Carbajal n'avait-il pas fortifié San-Antonio pendant les deux derniers jours, et n'avait-il pas masqué ses travaux défensifs en bivouaquant à San-Bartolillo?

Le 18 avril, à six heures du matin, lorsque la contre-guérilla sonna la marche, ses éclaireurs fouillaient déjà San-Bartolillo, que l'ennemi venait d'évacuer. Les feux fumaient encore; les vautours, troublés dans la curée, tournoyaient au-dessus des débris d'animaux fraîchement abattus; mais, à bien compter les peaux étendues sur le sol, il était aisé de voir que les douze cents soldats de Carbajal

n'avaient pas tous campé dans ce même bivouac. A la sortie du village, le pays devenait montueux et tourmenté. Sur la cime la plus voisine, éclairée par un beau lever de soleil, se profilaient à l'horizon les silhouettes de cavaliers aux aguets, couchés sur l'encolure de leurs chevaux et sondant du regard les chemins creux de San-Bartolillo, encore noyés dans l'ombre. Une décharge de coups de carabine tirés par l'avant-garde, qui s'était glissée à bonne portée dans les rochers, mit du désordre dans le groupe mexicain, qui commença de battre en retraite, mais lentement, sans brûler une cartouche, contre l'habitude des guérillas. Peu à peu ils pressèrent l'allure de leurs chevaux, parfois on les voyait disparaître au sommet d'une colline ou au détour d'un sentier. Plusieurs taches de sang qui avaient rougi les feuilles mortes marquaient la halte qu'ils venaient de quitter. La contre-guérilla s'était élevée lentement au faite d'un mamelon; sur l'autre versant, le terrain changea brusquement d'aspect. C'était une petite plaine boisée; au bout de la plaine, sur un plateau aride aux pentes blanchâtres et ravinées, se groupaient les maisons du village de San-Antonio. Le silence était complet. En arrière du village, sur le dernier plan, quelques vedettes circulaient dans les broussailles.

La rue principale de San-Antonio était parallèle



au chemin par où débouchait la colonne française. Au centre, la hauteur était couronnée par une église solidement construite, quoiqu'en pisé. L'église était défendue par une palissade de gros pieux en bois dur étroitement serrés et hauts de quatre pieds; on eût dit un rectangle dont le grand côté avait quarante mètres de long. Sur le derrière, l'enceinte était fermée par un mur en pierres sèches. Au pied de la façade principale, la raideur des escarpements rendait la place inexpugnable. Toutes les ouvertures des maisons voisines étaient fermées et percées de meurtrières. A trois cents mètres sur la droite, un second mamelon dominait San-Antonio; c'était un cimetière aussi fortement palissadé que l'église. Sur la gauche, le village était bordé de fourrés où l'on voyait reluire les fusils, comme les faux dans les blés un jour de moisson; çà et là des touffes d'aloès. Tel était le champ de bataille choisi par Carbajal.

La contre-guérilla avait donné quelques moments aux préparatifs du combat. Lorsqu'elle fut massée, elle s'engagea résolument dans la plaine; derrière un pli de terrain qui l'avait masqué aux regards, un *arroyo* à sec coupait la route. Les débris du pont, détruit la veille par l'ennemi, gisaient au fond du ravin. Le capitaine Du Vallon s'élança bravement à la tête d'un escadron; s'enfonçant au

grand trot dans un chemin qui s'ouvrait à gauche dans la broussaille, il entreprit de tourner le village, encore silencieux. Le colonel Du Pin, suivi d'un groupe de cavaliers, franchit l'*arroyo* et monta directement vers l'église; mais l'église, les maisons et les jardins vomirent aussitôt le feu par toutes les ouvertures; les projectiles mexicains, dirigés avec une précision inouïe, balayèrent la route où s'était avancé le colonel. Au même instant, dans les fourrés de gauche, retentit le bruit d'un engagement livré par la troupe de cavalerie lancée en reconnaissance. Il était huit heures et demie du matin. Le second escadron se replia pour s'abriter dans le lit du torrent pendant qu'une compagnie d'infanterie s'avancait par la droite en se glissant dans la broussaille. Sur la berge de l'*arroyo* furent mis en batterie les deux obusiers de montagne pour soutenir le mouvement des fantassins; de là ils envoyaient obus et mitraille sur l'église, le véritable réduit de la place. Les balles des Mexicains frappaient sans relâche; le fourré n'en fut pas moins enlevé à la baïonnette. Après le fourré, il restait à traverser à découvert le plateau dominé par les meurtrières des maisons qui flanquaient l'église. On traversa le plateau; mais morts et blessés tombèrent parmi les assaillants. Le capitaine qui marchait en tête de la compagnie d'infanterie, M. Vallée, officier de



zouaves, avait eu le haut de la cuisse transpercé d'une balle : il resta à son poste ; lorsque ses forces furent épuisées, il défendit qu'on l'emportât à l'ambulance dans la crainte de diminuer le nombre des combattants, déjà trop réduit. Sur tous les points, d'ailleurs, la lutte était engagée ; vis-à-vis la façade de l'église, une partie de l'infanterie s'était précipitée à l'assaut par les pentes les plus raides. Cette attaque de front était la plus acharnée, car en avant du réduit se trouvaient une vingtaine de cases garnies de tirailleurs mexicains. Du premier élan, nos soldats emportèrent quelques maisons ; mais, arrêtés par un feu plongeant à 100 mètres environ de la palissade, ils payèrent cher leur succès d'un instant : le sol se joncha de vestes rouges. — Le sous-lieutenant Prieur, qui dirigeait cette colonne, s'affaissa, la jambe gauche brisée et les reins déchirés, sans qu'on pût l'emporter ; pendant trois heures il resta sur le sol, sous un ciel brûlant. Presque à ses côtés, le sous-lieutenant Perret, frappé d'un coup de feu à la hanche, tenait encore ferme à la tête des siens. Un peu plus loin, le capitaine Du Vallon, à peine entré sous bois, s'était vu accueilli par une grêle de balles : sur ses deux flancs étaient embusqués des fantassins mexicains ; sur la route l'attendait face à face la cavalerie de Carbajal. La charge fut entraînée et la

déroute de l'ennemi complète. Des bandes de chevaux sellés et bridés, galopant en liberté, dépassèrent le village sans leurs cavaliers ; mais à moitié course le capitaine Du Vallon avait jugé la gravité de la situation de l'infanterie française. Résolu à profiter de l'élan de ses hommes doublé par un premier succès, sans hésiter, il se lança à fond de train sur l'église, du côté où ne se découvrait aucun obstacle, et escalada la dernière pente qui l'en séparait. Le choc devait être décisif ; mais l'escadron vint se briser contre une muraille infranchissable : là, d'habiles tireurs se levèrent d'un fossé intérieur et ripostèrent par plusieurs décharges à bout portant ; hommes et chevaux roulèrent au pied de la pente. Il fallut se retirer. Le capitaine Du Vallon avait le haut de la poitrine traversé de deux balles de *rifle* ; malgré la perte de son sang, après avoir chancelé sous le coup, il resta en selle et ramena l'escadron mutilé, mais en bon ordre. Arrivé près du colonel, à bout de force, mais non d'énergie, il se fit descendre de cheval et placer près des deux obusiers de montagne dont il surveillait le tir ; son regard était calme, mais triste. C'est qu'en effet la journée s'annonçait mal : il était midi, le soleil frappait d'aplomb ; ni hommes ni bêtes n'avaient pris aucun aliment depuis la veille, malgré la marche de la nuit. Les pertes étaient



déjà sensibles, et le tir des pièces, trop éloignées de la place, produisait peu d'effet.

Par bonheur, les canons de Carbajal étaient restés muets : sans doute, pour rendre sa marche sur Ozuluama plus rapide, il les avait laissés en arrière. L'affaire urgente était de rapprocher les obusiers du village, de les porter sur une éminence qui dominât l'église : à cette heure, l'unique salut était là ; mais les hisser sous le feu et à dos d'homme était difficile. Pourtant il fallait agir sans retard. L'ennemi, bien barricadé, subissait peu de pertes ; il attendait que la contre-guérilla fût fortement entamée pour faire à son tour une sortie. Déjà des hauteurs voisines on voyait descendre les contingents des environs, accourus au bruit du canon pour assister et prendre part au massacre des Français, dont les munitions commençaient à s'épuiser. Trois fois il avait fallu lâcher pied. Enfin les artilleurs se dévouèrent. Dans le trajet, l'un d'eux, en portant un affût, eut une jambe traversée. On ordonna de l'évacuer. « J'ai encore une jambe au service de la France, » répondit-il, et il continua son ascension. Quelques pas plus loin, il tomba, l'autre jambe brisée. Après deux heures de travail, les obusiers couronnèrent les hauteurs du cimetière. La journée était gagnée. Les pièces étaient à bonne portée ; à chaque coup d'obus, les

pieux de la palissade volaient en éclats, éclaboussant les défenseurs pris d'écharpe. Les projectiles enfilèrent les portes de l'église, où étaient entassés plus de six cents soldats, déjà moins confiants dans l'épaisseur des murailles. — « Ralliement au cimetière » fut le mot d'ordre. Vers trois heures et demie, on avait pu réunir quatre-vingts fantassins. Les cavaliers grimpèrent à pied, traînant leurs montures par la bride. On forma deux colonnes serrées. L'artillerie redoubla ses ravages, et la contre-guérilla se lança à l'assaut en faisant un suprême effort. Le cri de « Vive la France » fut poussé par bien des poitrines ; pour plusieurs, c'était l'adieu à la patrie. On s'empare des maisons au pas de course ; portes et défenseurs tombent sous les coups de crosses. L'officier Sudrie, à la tête de la charge, veut franchir la palissade ; il enlève son cheval, qui s'éventre en retombant sur les baïonnettes, et lui-même roule à terre l'épaule baignée de sang. Fièremment campé à la brèche de la palissade, un officier mexicain (volontaire des États-Unis) barre le passage : un *revolver* à chaque main, il fait feu sur les assaillants et arrête les fuyards de sa propre troupe ; mais le passage devient libre. La mêlée s'engage, les vestes rouges se ruent au galop jusqu'au pied de l'autel, où la boucherie commence. Dans une chapelle latérale, dans toutes les attitudes



de la mort, on voit couchée une file de cadavres abattus par le même projectile. Les contre-guérillas, exaspérés de leurs pertes et des insultes grossières des Mexicains, ne font pas de prisonniers. La poursuite se continue dans toutes les directions. Au coucher du soleil, lorsque la cavalerie fut ralliée, on fit l'appel. Les pertes des partisans français étaient sérieuses ; sur deux cent quatre-vingt-cinq combattants, onze tués et trente-deux blessés, sans compter les contusionnés. Parmi dix officiers présents, six étaient grièvement atteints. Le baptême de sang de la nouvelle contre-guérilla avait été glorieux.

Après le combat, on ramassa un seul prisonnier ; il avait deux trous à la poitrine. C'était don Adolfo de la Garza, aide-de-camp de Carbajal ; il avoua la mort de quinze officiers juaristes dont il donna les noms. Il désigna parmi les morts les cadavres de trois capitaines américains et d'un commandant mexicain, ancien déserteur français. A l'entrée du cimetière était étendu le cheval de bataille de Carbajal : sa seconde monture était au pouvoir du colonel Du Pin. A la selle, on trouva suspendu un long poignard dont le manche en acier portait cette devise en espagnol : « Carbajal. Libre ou mourir. » La mitraille avait fait dans sa troupe de grands ravages. Près de deux cents fusils, cinquante-six

*rifles* américains sortant récemment de fabrique, le drapeau du 1<sup>er</sup> bataillon du Tamaulipas percé d'une balle, le guidon de Carbajal déchiré par un éclat d'obus et cinq balles, l'étendard de sa cavalerie, la caisse contenant 796 piastres (près de 4,000 francs), tels furent les trophées conquis par deux cent quatre-vingt-cinq contre-guérillas, vainqueurs de mille deux cents Mexicains retranchés. San-Antonio regorgeait de provisions de toute sorte. On songea d'abord aux blessés, installés déjà dans une bonne ambulance, grâce aux soins du docteur Thomas, qui avait passé la journée à faire des opérations sous le feu de l'ennemi. Quatre habitants étaient seuls restés dans le village, le curé et trois Espagnols : ils s'empressèrent d'ouvrir leurs *tien-das* et de se rendre utiles. Les ombres de la nuit avaient grandi ; tout retomba bientôt dans le silence.

## III

Pendant le combat, Carbajal, mal secondé par sa troupe dès qu'elle se sentit écrasée par la mitraille, s'était multiplié sur les points les plus périlleux. Plusieurs fois pendant l'action, on avait